

OUTILS ET PROPOSITION DE RESTITUTION D'UN COSTUME

L'objectif de cette rubrique est de rassembler et de confronter les principales sources primaires ayant permis la reconstitution d'un costume conformément aux objectifs d'authenticité inhérents à l'Histoire Vivante, en présentant des photographies de ce dernier. L'habillement abordé dans ces pages pourra être civil, militaire, ecclésiastique ou de livrée, pour une catégorie sociale et dans une zone géographique déterminées.

 **Loïc LEYMERÉGIE**

Diplômé en Histoire médiévale, Université Bordeaux III

Auteur du Mémoire de Maîtrise : *Le costume civil en Périgord aux XIV^e et XV^e siècles. Approche socioculturelle.*

 **Myriam GATEAULT**

Membre du groupe d'Histoire Vivante Diu Minnezit (<http://www.diu-minnezit.de/>)

UNE BARONNE ARTÉSIENNE VERS 1350



Proposition de restitution de l'habillement civil d'une baronne d'Artois, réalisé en majeure partie et porté par Myriam Gateault.

Au milieu du XIV^e siècle intervient ce que certains historiens ont qualifié de « révolution »⁽¹⁾ : le costume, auparavant uniformément long pour les deux genres, se sexualise. Le phénomène se traduit chez les hommes par l'adoption du costume court et ajusté, les femmes conservant le costume long qui, néanmoins, s'ajuste lui aussi progressivement. Née en terre française ou en Flandre, selon que l'on se base sur les écrits de tel ou tel chroniqueur, cette mode audacieuse ne tarda pas à essaimer dans toute l'Europe occidentale. Notre baronne, native d'Artois, fut aux premières loges de ce changement, qui fut toutefois bien moins radical pour les femmes que pour les hommes. Néanmoins, cette nouvelle mise en valeur des courbes, cette sensualité assumée, ne manqua pas de déchaîner les foudres des moralisateurs... Apanage de la jeunesse à ses origines, le costume ajusté était en faveur chez les nobles guerriers ; son baron de mari portait probablement au même moment un de ces pourpoints courts et ajustés, *garnements* emblématiques de la nouvelle tendance. Le statut social de notre sujet, en tant que *domina* d'une terre aux revenus importants, lui permit de choisir des matériaux parmi les plus fins et les plus prisés.

(1) De J. Guicherat à F. Piponnier, notamment.

Par-dessus sa *cotehardie* écarlate (voir n° 2), cette baronne porte, en certaines circonstances, un *surcot* à larges échancrures latérales, très en vogue à cette époque (ill. 1). Le chevalier de la Tour Landry cite en 1371 les propos du sire de Beaumanoir donnant son avis sur l'origine de cette mode. Elle aurait, selon lui, été introduite par « *les amies et les meschines* (ndla : ici jeunes filles, probablement) *aux Anglois* [...] *qui premièrement admenerent cet estat* [...] *des corsés fendus es costez et lés flortant*. » Ce témoignage est toutefois à considérer avec prudence. Le modèle est ici en laine teintée au pastel, doublée de soie blanche. Les ouvertures latérales sont fourrées de menu vair (le *menuvarius puratus* que l'on retrouve notamment dans les comptes royaux de l'*English Great Wardrobe*, 1350-51), tandis que l'ensemble du surcot est décoré de branlants prenant la forme de petites perles de verre remplies d'or et d'argent et d'une certaine de feuilles de laiton (2).



1
Jeu de plateau dans un jardin (détail), *Luttrell Psalter*, v. 1335 Londres, British Library, Add. MS 42130 f° 76 v



Cl. © Diu Minnezit

Sous le surcot, le vêtement de dessus principal est la « *cotehardie* », que l'on revêt par-dessus la chemise. Il convient néanmoins d'être prudent quant à la réalité que recouvre ce terme ; il est parfois délicat, dans les sources textuelles de l'époque, de faire la distinction entre la « *cotte* » et la *cotehardie* ou *cotardie*, celle-ci étant tantôt présentée comme se superposant à la *cotte*, tantôt comme faisant office de *cotte*. Il s'agit d'un vêtement typique de la « révolution » vestimentaire du milieu du XIV^e siècle : très ajustée, elle épouse les courbes du corps et met en avant ce qui était auparavant davantage camouflé sous d'épais plis ou d'amples lès. Celle que porte notre modèle, d'un type fréquemment rencontré dans les images de l'époque (ill. 2), est en velours de soie teintée à la garance, entièrement cousue à la main. Son extrême ajustement nécessite la présence d'une centaine de boutons d'étain disposés sur le buste et sur les manches (3).



Cl. © Diu Minnezit

2 → Atelier de Jehan de Grise (Flandre), scène marginale, *Roman d'Alexandre*, 1338-1344. Oxford, Bodleian Lib., Ms. Bodl. 264 f. 130 v.

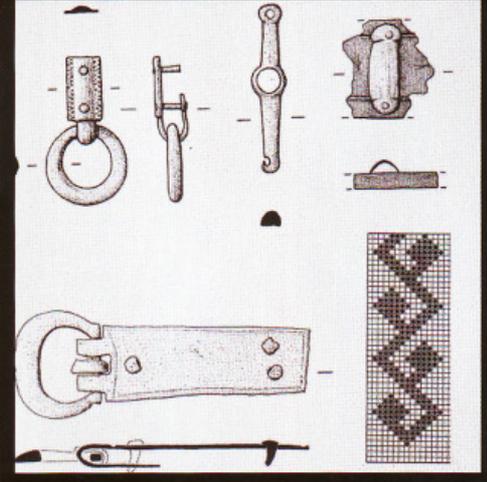
(2) D'après les montants # 1188, v. 1400 dans : Egan G. & Pritchard F., *Medieval finds from excavations in London 3, Dress Accessories*, Londres, 1991.

La coiffure à *templettes* de notre baronne suit la mode du temps ; son visage s'encadre du haut des tempes jusqu'au bas de la mâchoire de tresses formant des *templettes* ou *templières* qui tombent verticalement et cachent les oreilles (4). Son atour de tête, réalisé notamment d'après le gisant de Marguerite d'Artois (morte en 1311) conservé dans l'abbatiale de Saint-Denis, d'un type semblable à celui de l'ill. 3, se compose de trois parties. La première est un voile de mousseline de soie disposé sous le menton et épinglé à chaque « templette » ; il forme la « guimpe » qui, entre autres raisons, cache la gorge par convention sociale. La deuxième partie est un voile de soie un peu plus forte, posé sur la tête et épinglé aux cheveux. Enfin, la troisième partie, toujours en soie mais cette fois-ci décorée de perles, est posée sur le tout en formant *couvrechief*. Pour parachever l'ensemble, un cercle de tête en laiton doré permet au *couvrechief* en question de flotter gracieusement sur ses épaules. Les épingles employées sont d'argent et de laiton, et reproduisent des exemples archéologiques londoniens de la première moitié du XIV^e siècle (dans Egan G. & Pritchard F., cf. note 2) ; le cercle de tête est inspiré de quelques exemples fournis par la statuaire (première moitié du XIV^e s.). Tout comme dans le cas de la restitution de l'*atour de tête* d'une comtesse rhénane vers 1250 (voir HiM 16), c'est ici l'expérimentation d'après des sources figurées qui a permis de restituer cette mise, en l'absence de *modus operandi* existant... Elle ne reste bien sûr qu'une interprétation mais, visuellement, le résultat final correspond bien aux sources primaires prises en référence.



← 3
Gisant de Blanche de Champagne (morte le 11 août 1283), épouse de Jean I^{er}, duc de Bretagne, XIV^e s. (détail)
 Paris, Musée du Louvre

La ceinture est d'abord constituée d'une courroie reproduite d'après un exemple original dont l'ill. 4 donne le schéma de tissage. Elle est faite selon la technique du tissage broché, et est constituée d'une soie de couleur crème mêlée de fils d'or. Quelques comptes princiers font mention de tels matériaux à l'usage des ceintures (« *Une viez sainture. de soie bastue à or, à noiaulz d'argent esmailleiez roons et quarrez.* ») (5). La chape, la boucle et les mordants (barrettes transversales) ont été réalisés en argent doré, et reproduisent des exemplaires londoniens que montre l'ill. 4. On note la présence d'un anneau pendant fixé à l'un des mordants, utilisé comme suspente pour l'aumônière.



↑ 4
Boucle, chape et mordants de ceinture, XIII^e et XIV^e s. (2) ; schéma de tissage du *cingulum* attribué à St. Edmund, archevêque de Canterbury (6).



← 5
Aumônière figurant un couple, Paris, v. 1340. Lin brodé d'or et de soie ; hauteur : 15,8 cm, largeur : 14,5 cm. Conservé au Museum fuer Kunst und Gewerbe de Hambourg, Inv. No. 1956.137/St. 21.

L'aumônière, accrochée à la ceinture et contenant habituellement monnaie et menus objets, est en soie. Elle s'inspire de l'originale que montre l'ill. 5, ainsi que d'autres sources figurées en ce qui concerne la scène brodée. Il existe un certain nombre d'aumônières du XIV^e siècle de ce type en provenance d'ateliers parisiens. Fréquemment offertes comme gages d'amour par un amant épris à sa dame, elles représentent le plus souvent des scènes courtoises, comme c'est le cas ici. Celle de notre modèle est constituée de fils de soie teintés au pastel couchés au point de fente, et de fils d'or appliqués de la même manière que sur l'originale. La doublure est en soie. Les houppes ont été entourées dans leur partie supérieure d'un « chapeau » réalisé au fil d'or selon la technique du *naibinding*. Des cordons de soie assurent sa fermeture et sa suspension.

② Reproductions de modèles de boutons fréquemment trouvés en fouilles archéologiques, notamment celles de la Tamise (cf. note 2).

④ Il est de ce qui fit dire en son temps à C. Enlart que le visage des femmes de noble extraction s'inscrivait dans la deuxième moitié du XIV^e siècle dans un « carré » (*Manuel d'Archéologie Française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance - t. III : Le Costume*, Paris, 1916).

⑤ Inventaire de Jeanne de Boulogne, 1360 dans Douët d'Arco L., *Inventaire des meubles de la reine Jeanne de Boulogne, seconde femme du roi Jean : 1360*, 1879, n° 134.

⑥ Trouvé dans l'église de Pontigny (Yonne), tiré de Spies N., *Ecclesiastical Pomp & Aristocratic Circumstance : A Thousand Years of Brocaded Tablet-woven Bands*, Jarrettsville, 2000.

Signe de noblesse par excellence, cette baronne porte des gants de soie blanche. Ils s'inspirent quant à leur façon d'un gant liturgique que montre l'ill. 6. Ils ont été réalisés en soie filée à la main, au crochet. Leur décoration consiste en des cordons réalisés selon la technique du *fingerloop* (tissage aux doigts) en soie rouge et fils d'or, terminés par des perles d'os de bœuf gravées d'ocelles.

6 ↓
Gant liturgique trouvé dans la tombe de P. de Courpalay, France, 1^{er} quart du XIV^e s. Soie ; hauteur : 27,5 cm, longueur : 14,5 cm. Conservé à Paris, Musée National du Moyen Âge-Thermes de Cluny.



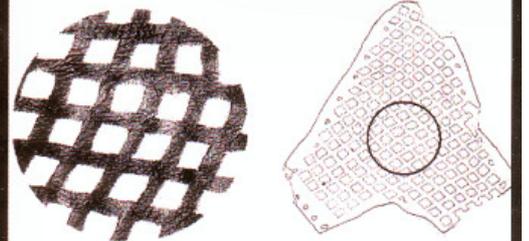
Cl. © Diu Minnezit



Les chaussures ajourées que porte notre modèle sont en cuir de vachette tanné à l'écorce de chêne rouvre, doublées de soie. Elles s'inspirent des deux modèles que montrent l'ill. 7, reproduisant en particulier la décoration ajourée du fragment londonien, que l'on retrouve par ailleurs parfois dans les images du XIV^e siècle et qui semble avoir été en faveur pendant un temps dans l'aristocratie. On distingue, dans l'une des chaussures en particulier, une chausse de soie teintée à la gaude.

7 →

En haut : fragment de tige trouvé à Londres, v. 1400 (dans Grew F. & de Neergaard M., *Medieval finds from excavations in London 2, Shoes and Pattens*, Londres, 1988, fig. 116 p. 82).
En bas : chaussure trouvée lors des fouilles de Dordrecht, Belgique, deuxième moitié du XIV^e siècle.



Le costume de cette baronne artésienne est exemplaire des changements importants qui survinrent dans la mode au milieu du XIV^e siècle. Même si la « révolution » évoquée plus haut fut plutôt un phénomène applicable au vêtement des hommes (la « naissance du costume masculin moderne » selon Paul Post), la silhouette féminine fut elle aussi singulièrement affectée. À cette période comme à d'autres moments du Moyen Âge, l'aristocratie joua un rôle capital dans la diffusion de la mode. La préciosité des matériaux mis en œuvre, le très grand savoir-faire nécessaire pour restituer des gestes artisanaux complexes, font que l'aristocratie est une catégorie sociale encore assez peu abordée par l'Histoire Vivante, ou mal restituée dans son aspect matériel par d'autres formes de reconstitution. Voici ici l'une des exceptions existantes, dont il est souhaitable qu'elle fasse des émules.

Cl. © Diu Minnezit